

LE PRINTEMPS ISRAËLIEN

Posture et imposture

**La récente tournée israélienne de Boualem Sansal (Walid Mebarek, 2012) pose explicitement la question irrésolue de la projection de l'écrivain dans un plan de carrière qui échappe aux déterminations politiques et sociétales de son milieu d'origine. La littérature de Sansal — plus spécialement son engagement dans la vie littéraire — n'a objectivement plus aucun rapport avec le pays qui lui fournit ses thèmes. L'Algérie n'est plus pour lui qu'un prétexte à s'ériger — aux yeux de l'Occident, dont il sollicite véhémentement la validation et la consécration de son art — en censeur et imprécateur dans le glacis politico-idéologique d'un pouvoir de «généraux» et d'Islamistes».**

Dès son entrée en littérature avec la publication par Gallimard d'un premier roman *Le Serment des barbares* (1999 ; toutes les œuvres citées ici sont publiées, à Paris, par cet éditeur), Sansal est confronté à la structuration d'une identité littéraire ; il délibère ainsi d'une «posture» au sens

Cette posture littéraire, si elle amplifie une œuvre et une carrière — tournées vers l'étranger —, reste sans lendemain ; elle confinerait, à terme, à l'extraordinaire imposture littéraire, au demeurant très borgésienne, d'un écrivain fictif. Il n'y a pas chez Sansal une assignation au champ littéraire algérien, à ses compétitions et à ses enjeux de captation de légitimité et de pouvoir symbolique.

que lui donne Jérôme Meizoz (2011) : «La posture est constitutive de toute apparition sur la scène littéraire.» Ingénieur de formation, féru de culture technicienne, plus soucieux de mécanique des turboréacteurs que de métaphore filée et de prosopopée, longtemps étranger à la littérature, dont on peut supposer qu'il n'a jamais été un grand lecteur, mais parfaitement instruit des itinéraires des auteurs historiques de la littérature algérienne de langue française des années 1950-1980, Sansal va plus s'attacher à l'effrénée proclamation de la «figure de l'auteur» (Maurice Couturier, 1995) et aux «digressions d'auteur» (David Lodge, 2009), textuelles et paratextuelles, qu'à la persévérante construction d'une œuvre. Aura-t-il ainsi, assez tôt, assimilé l'usage des médias d'Occident et la faculté de persuasion qu'ils peuvent générer au-delà des limites de l'œuvre écrite ? Dans le champ littéraire algérien actuel, où les trajectoires d'auteurs producteurs d'opinions se cantonnent à l'exercice (toujours lisse) d'une «transgression contrôlée», Sansal compose l'inconfortable position de «l'hérétique», celui qui se dresse en dehors de la «règle du jeu» (Pierre Bourdieu, 2012).

La recherche de «coups» médiatiques prend-elle, en conséquence, le dessus sur l'œuvre ? L'écrivain rassemble consciencieusement, hors de ses romans, mais dans le semblable registre de dénonciation d'une Algérie ruineuse, les éléments d'un redoutable Livre blanc éparpillés dans les journaux, radios et télévisions de France. Souvent, il a énoncé un simple constat : le système et l'islamisme brûlent l'Algérie par les deux bouts, vite majoré, depuis 2008, d'une déroutante mise en cause du nazisme et de l'antisémitisme dans la sphère de

l'Etat. Mais ce message, à l'usage des seuls Occidentaux, est-il crédible ? Sansal ne parle jamais à Alger. S'il soutient ne pouvoir le faire dans la presse et l'audiovisuel gouvernementaux, comment douter qu'il ne recevrait pas l'accueil de la presse privée, sans distinction d'opinion et de ligne éditoriale, pour interpellier les Algériens et les convaincre du bien-fondé de ses accusations contre le système ? Le voyage d'Israël, qui corrobore un processus réfléchi dans la formation d'une figure d'auteur rebelle au pouvoir d'Alger, constitue un nouvel épisode, le plus détonant, dans une démarche d'écrivain, âprement tendue vers une reconnaissance et une attribution de légitimité par le champ littéraire germanopratin. Dans ses formes comme dans ses desseins, cette démarche — dont il faut interroger les fondements intellectuels — reste discutable.

L'invention de l'hérétique

Le capital symbolique personnel dont dispose Sansal, au début de sa carrière d'écrivain, est relativement pauvre. Pour sa visibilité, il ne pouvait se réclamer que du «voisinage de palier» du romancier Rachid Mimouni (1945-1995), qui fut, comme lui, diplômé dans les sciences et techniques. Il fait du projet tardif d'écrire un moment de son histoire personnelle, en recherchant — avec conviction — de nécessaires ruptures au plan littéraire et politique. Contrairement

à bon nombre d'écrivains algériens qui, forts d'un premier succès parisien, traversent la Méditerranée et sollicitent comme un dû nationalité et résidence françaises, Sansal demeure un Algérien de Boudouaou, dans la banlieue d'Alger. Cela aurait été certainement un grand mérite, si l'écrivain contribuait à l'animation des espaces politique et littéraire nationaux.

Son récit de vie, Sansal l'a voulu comme un roman. Dans l'anamnèse du petit Boualem (Marianne Payot, 2011), il y a cette indélébile fantasmagorie de récitants du Saint Livre autour de la dépouille de son père, décédé dans un accident de voiture. Il avait cinq ans. Ce premier contact traumatique avec la religion infère-t-il, plus tard, toutes les incertitudes d'être dans le monde à l'âge adulte ? Lorsqu'au début des années 1990 émergent dans la société de funambulesques tueurs aux gestes sanglants et rituels, aux crimes licites par les maîtres de la fatwa, les songes de l'enfance et les voix rêches des récitants resurgissent dans la mitraille de saisons à la fois troubles et coupables. *Le Serment des barbares* explose dans une écriture, sèche et hachée, pour conjurer les peurs de l'époque. Dans un pays en crise, qui conjugue au futur ses angoisses de mort et de finitude, Sansal confie son manuscrit à la poste qui le fera parvenir à l'adresse parisienne de l'éditeur Gallimard. Le manuscrit échoue sur le bureau de Jean-Marie Laclavetine, romancier et éditeur, qui l'inscrit au catalogue de la rentrée littéraire de l'automne 1999. Inimaginable naissance d'un auteur ? L'ingénieur Sansal a cinquante ans : il ne laissera personne dire que c'est le plus bel âge de la vie pour entamer une carrière littéraire.

Hors de l'enthousiasme admiratif de la presse algérienne, la réception critique du *Serment des barbares* dans les médias français mettra davantage l'accent sur l'audace du thème traité — dans un pays où la nuisance des groupes islamiques armés s'étalait chaque aube en chiffres cramoisés à la «une» des quotidiens — que sur ses potentialités d'écrivain. C'est de cette période, fondatrice et triomphante, que datent les premiers choix — politiques — de Sansal. Rejoint-t-il le Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD) et son président, le docteur Saïd Sadi, illustre homme politique, mais aussi avec Rachid Alliche (1953-2008), un des pionniers de la littérature moderne en langue kabyle ? Ce compagnonnage se nourrit moins de lectures romanesques que de valeurs politiques dissidentes. L'écrivain, flatté à Paris, engage un autre choix tout autant décisif : il guigne une carrière française et il estime en avoir les moyens. Il s'éloigne, peu à peu, de son pays ; d'un abord rude envers ses concitoyens, peu coutumier des salons de la capitale, il marque, dans le bouillonnant Alger des années 2000, une distance à l'égard de la presse d'Etat et de la presse privée, affichant envers elles une inextinguible morgue. Assure-t-il, exceptionnellement, à la demande de l'équipe d'Edif 2000, diffuseur de Gallimard en Algérie, de rapides signatures de ses ouvrages dans les campus universitaires en dehors d'Alger ? En général, réservé envers lecteurs et critiques, il n'exprime pas d'empathie. Ce mutisme, à l'intérieur du pays, est contrebancé par une expansive loquacité et une douce aménité à l'extérieur, dans les pays d'Occident.

Dans une carrière littéraire, la veine prometteuse des débuts ne permet pas de préjuger de la survenue d'insuccès et d'infortunes. Les trois romans qui suivent *Le Serment des barbares* ; *L'Enfant fou de l'arbre creux*, 2000 ; *Dis-moi le paradis*, 2003 ; *Harraga*, 2005) rencontrent, en France, une faible audience. Menacé d'oubli, Sansal ranime utilement dans les médias occidentaux la figure de l'opposant tourmenté par le pouvoir d'Alger. S'il n'apporte rien de nouveau au travail littéraire, notamment au genre romanesque qu'il adopte, il querelle — dans des excès de langage soulignés — le pouvoir algérien, qui, en d'autres temps, l'avait coopté à de hautes fonctions de l'Etat. Il a, certes, comme des milliers de cadres algériens, enduré les vexations du pouvoir qui ne connaît qu'une seule règle : être avec ou contre lui. Comment nier cette avalanche de brimades qui s'abattent sur l'homme dans le mépris et l'arrogance d'un personnel politique infatué, qui mobilise

En somme, voici ce qui garnit chichement le packaging du présomptueux voyageur d'Israël : une œuvre littéraire accordée aux circonstances, vouée aux critères publicitaires de l'autopromotion, une écriture désocialisée, sans assise ni dans la société algérienne d'origine ni dans la société française à laquelle elle est destinée, et un argumentaire politique parsemé de vœux pieux et de contrevérités.

contre lui toutes ses ressources de nuisance ? Au lendemain de la parution de son troisième roman (*Dis-moi le paradis*), il est limogé de son poste de directeur central au ministère de l'Energie.

Dans un entretien avec le journaliste français Renaud de Rochebrune (2011), il égrène les avanies répétées que lui font subir — sur injonction — les administrations du gouvernement. Comment admettre que ce spécialiste du turbo, qui ajoute à sa panoplie les compétences de docteur en

Par Abdellali Merdaci

gestion, habilement immergé dans les arcanes de l'industrie nationale, aux premières lignes de forges de l'industrie lourde, sous Boumediène, et légère, comme il se devait, sous Chadli, soit refusé par l'université algérienne, au moment où celle-ci fait appel à des licenciés, fraîchement diplômés, basement analphabètes, pour assurer des séminaires et des encadrements de mémoires de fin d'études et même à un étudiant en cycle de licence — dans une faculté de l'Est — pour des conférences doctorales ? Convient-il aussi de rappeler, pour mémoire, des turpitudes littéraires largement connues ? Lorsqu'ils ne sont pas carrément interdits de diffusion, par oukase ministériel, comme cela a été le cas de l'essai *Poste restante : Alger* (2006), ses ouvrages ne sont pas disponibles en librairie. Autour de lui, et principalement à Boudouaou, la traque policière serait omniprésente. Cette quarantaine persécutoire, décrétée et exécutée à tous les étages de décision du pouvoir algérien, s'explique-t-elle par le seul contenu sulfureux de ses romans ? Sansal, dont le nom est systématiquement rayé de la liste (colligée par la ministre de la Culture) des invités au Salon international du livre d'Alger où ses œuvres ne sont pas exposées, devait-il aussi apparaître, par l'effet d'une rumeur persistante, comme une sorte d'écrivain maudit, un «génie malheureux» (Pascal Brissette), proscrit dans son pays ? A défaut de l'avoir créé, le système aura ainsi reconnu son hérétique.

En 2007, alors que sa carrière d'écrivain est au creux de la vague et ne sera relancée qu'avec son cinquième opus *Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller* (2008), Sansal fait partie des quarante-quatre signataires du Manifeste sur la littérature-monde en français, initié par Michel Le Bris (Michel Le Bris, Jean Rouaud, 2007). Il révèle une insurmontable contradiction : écrivain algérien, autant par ses thèmes que par sa résidence en Algérie, il se projette exclusivement dans une bruyante carrière littéraire française. Son image d'écrivain se profile, en France, préférentiellement dans la chronique étroite des exactions et des brimades du pouvoir d'Alger plutôt que dans les aptitudes et la profondeur de son travail d'écrivain. Il aurait pourtant été essentiel pour lui de circonscrire le temps de l'œuvre et d'en favoriser une perception algérienne comme a su le faire Rachid Boudjedra, son contre-modèle dynamique. Et surtout de forger une dimension morale de l'écrivain qui ne

peut s'autoriser que de son œuvre. Lorsque l'écrivain français André Gide, de retour du Tchad et de la défunte URSS, pointait les malheurs du colonialisme et du stalinisme, il était accrédité par la seule vigueur d'une œuvre française devenue universelle.

Partout, dans ses déclarations, l'opposant politique Sansal a prévalu sur l'écrivain. On serait en mal de trouver dans la presse étrangère un entretien de Sansal qui évoque sa sensibilité de romancier, son